Rursus
Poiétique, réception et réécriture des textes antiques

1 | 2006
Le modèle animal (I)

Analyse motivationnelle des noms d'animaux

De l'étymologie à la reconstruction lexicale

Jean-Philippe Dalbera

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rursus/66
DOI : 10.4000/rursus.66
ISSN : 1951-669X

Éditeur
Université Nice-Sophia Antipolis

Référence électronique
Jean-Philippe Dalbera, « Analyse motivationnelle des noms d'animaux », *Rursus* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 09 juillet 2006, consulté le 02 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/rursus/66 ; DOI : 10.4000/rursus.66

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Rursus

Analyse motivationnelle des noms d'animaux

De l'étymologie à la reconstruction lexicale

Jean-Philippe Dalbera

1 Toutes sortes de recherches ont été conduites ces dernières années sur les dénominations des animaux[1], touchant à la variation considérable dont témoignent les dénominations populaires, touchant la relation entre dénominations scientifiques et appellations populaires, touchant la relation référentielle, touchant les ressorts motivationnels, touchant les continuités et les ruptures dans les évolutions diachroniques de celles-ci etc.... Cet ensemble de réflexions et ce croisement d'approches nous a, pour notre part et de manière non programmée, incité à revoir sensiblement la démarche étymologique et à proposer, de fait, de lui substituer une démarche de reconstruction lexicale. Ce sont les raisons et les modalités de ce revirement épistémologique que nous nous proposons d'exposer ici, de manière schématique, cela va de soi.

2 Imaginons, pour donner un support concret à la réflexion, qu'on se propose d'établir l'étymologie d'un mot usité dans certaines régions de France pour désigner ce petit serpent inoffensif qu'est l'orvet (l'*Anguis fragilis* de la nomenclature scientifique) ; ce terme connaît une marge de variation considérable dont il est possible de se faire une idée à partir de la consultation de l'Atlas Linguistique de la France ou des atlas linguistiques régionaux ou encore des dictionnaires dialectaux ; une liste fort longue pourrait être dressée qui comporterait notamment : (1) *orvet, orver*, (2) *anueil, nadeuil*, (3) *agnèl*, (4) *aneviel*, (5) *lanvò,* (6) *òrbo* etc... Admettons, car il nous faut rester très schématique, que ces formes se laissent ramener à trois types que l'on pourrait noter conventionnellement ORVET, ANEVIEL et ANUEI. En quoi consiste une recherche étymologique et à quels résultats est-elle en l'espèce en mesure d'aboutir ?

1. L'étymologie

3 L'étymologie se donne d'une part comme la recherche du sens premier des mots, d'aucuns diraient du 'vrai sens' ; elle se donne également comme une étude de l'histoire

des mots, c'est-à-dire qu'elle vise l'identification d'une source (= étymon) et l'établissement du parcours diachronique qui conduit de ce mot-source jusqu'aux formes modernes en usage[2].

4 Lorsqu'on consulte un dictionnaire étymologique, par exemple le DHLF, on se rend compte, au fil des articles, qu'établir l'étymon d'un mot français revient en pratique à découvrir ou reconstruire un mot-source, tel que :

- il appartienne à une strate linguistique susceptible d'être continuée : au premier chef le latin, éventuellement le grec (avec médiatisation latine) ; à défaut une langue de substrat, notamment appartenant à la famille celtique ou d'adstrat appartenant à la famille germanique ; marginalement un emprunt en dehors de cette zone
- la forme phonique qui le manifeste respecte l'évolution du phonétisme établie sur des bases comparatistes
- la structure morphologique qui le caractérise respecte le schéma structurel présumé de la langue-source au moment considéré
- le sens qu'il véhicule manifeste quelque continuité tangible avec le sens moderne.

5 Mais autant on est pointilleux avec les règles d'évolution phonétique, autant on est permissif ou approximatif avec le cheminement sémantique. Le décalage entre les deux exigences (reconstruction de la forme phonique *vs* reconstruction du sémantisme) est patent. La preuve de cette disparité peut être aisément administrée dans deux cas : lorsqu'un étymon possible est attesté mais que son sens n'est pas totalement clair et lorsque l'étymon n'est pas attesté mais seulement reconstruit. Mais ce que révèlent ces deux cas extrêmes reste vrai dans les cas ordinaires : on n'opère pas une reconstruction du signifié comparable à la reconstruction de la forme phonique. Cela mérite sans doute que l'on s'arrête un instant sur la démarche. Quelle technique utilise-t-on, lorsqu'une source latine immédiatement décelable (de type MANUS > fr. *main*, oc. *man*) n'est pas disponible, pour reconstruire la forme phonique source ? On soumet la forme phonique moderne à une application inverse des règles de mutation connues. Par exemple, un oiseau, la grive draine est appelé dans les parlers du midi de la France ['sezera], [sedz'era], ['sejra], ['sera]... ; sachant que [e] est issu de Ĭ ou Ē, sachant que le vocalisme galloroman est soumis à une syncope (modulée) puis fait l'objet d'une apocope, sachant que la dynamique de la prosodie conduit à une restriction de plus en plus étroite de la zone accentuable, sachant que [s-] initial peut provenir de S- latin ou de C /—I,E de même que [-z-] intervocalique, on peut imaginer des formules étymologiques possibles : CĒSĔRA, CĬSĔRA, SĒSĔRA, SĬSĔRA, CĬCĔRA, CĬCĬRA, SĬCĔRA, SĒCĔRA, CĬSĬRA, SĒSĬRA, CĬSĔRA... Toutes sont-elles à marquer de l'astérisque ? Pas tout à fait. CĬCĔRA par exemple est un mot latin ; CICER désigne dans cette langue le pois chiche et CICERA pourrait bien être un neutre pluriel (à valeur de collectif) reconverti en féminin ; donc sur le plan de l'expression il n'y aurait rien à redire. Sur le plan sémantique on se trouve confronté à la question de savoir s'il existe un rapport entre la grive draine et les pois chiches. On touche du doigt la différence de traitement entre les deux plans ; la trame évolutive de la forme phonique est solidement élaborée, la relation sémantique se borne à un rapport indéfini entre étymon et forme moderne en usage ; celui-ci peut être fugitif, tiré par les cheveux, anecdotique ou au contraire évident, incontournable ; mais dans tous les cas, il est singulier, non systématique, on pourrait dire « ad hoc ».

6 Cela peut néanmoins donner des résultats : dans le cas de *sesero* qui a été évoqué, la draine est, comme toutes les grives, tachetée et la forme de ces taches évoque fortement l'image d'un pois chiche. En outre, cette caractérisation de la draine s'inscrit sans ambages dans

un mode d'expression fréquemment utilisé pour les dénominations des animaux, à savoir l'association du nom de l'animal à une caractéristique de son anatomie ou de son aspect.

7 Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, serait-on donc tenté de conclure candidement ! Il y a tout de même une réserve, et elle est de taille : on a certes mis en évidence un lien sémantique plausible entre le mot-source et le mot d'arrivée ; mais comment est-on arrivé à ce résultat ? Quelle grille d'analyse sémantique a-t-on apposée sur ce terme pour élucider son sens ? Car il convient de garder à l'esprit que cette approche du sémantisme n'est intéressante que si elle est reproductible. Or rien n'est moins sûr. On peut très bien avoir été intuitivement sensible aux pois du plumage de cette grive et n'avoir aucune espèce d'intuition dans d'autres cas.

2. L'étude motivationnelle

8 C'est là sans doute qu'intervient l'analyse motivationnelle du lexique. Cela demande quelques éclaircissements. On rappellera tout d'abord que Guiraud a établi que le sentiment d'arbitrarité du signe linguistique n'est que la conséquence de la convention d'usage[3] qui ne peut manquer de s'établir au sein d'une communauté. Un signe, lors de sa création, ne peut être que motivé. Mais il reste vrai que l'usage de ce signe s'opère non pas sous le contrôle permanent de cette motivation mais uniquement du fait de la convention qui s'instaure dans la communauté. A partir du moment où l'usage est conventionnel, le rôle de la motivation passe au second plan, celle-ci s'éteint dans la conscience que les locuteurs ont du signe ; la preuve en est que même des locuteurs n'ayant aucune idée de ce qui a pu motiver telle ou telle appellation utilisent dans leur discours le signe de la même manière (ni mieux ni plus mal) que ceux qui ont gardé conscience de cette motivation. On est en présence du cycle spécifique du signe linguistique : motivation - convention - arbitraire - (re)motivation - (re)convention - de nouveau arbitraire etc. Pour rendre tangible ce processus il suffit de se référer à un exemple clairement démonstratif : pour désigner le jour-même, les Romains utilisaient le déictique HOC DIE « ce jour », tôt réduit à HODIE ; dans le passage au roman, ce mot s'est métamorphosé en suivant la pente phonétique des divers idiomes, aboutissant à it. *oggi*, oc. *uèi*, fr. *hui* etc. Ce mot désormais a perdu sa transparence et notamment ne comporte plus de référence déictique explicite ; la suite de l'évolution, à ce qu'il semble, consiste en une re-motivation, non pas à une restitution mais à une ré-introduction des éléments gommés par le temps : en langue d'oc se réintroduit un déictique créant ainsi *ancuèi* ou *encuèi*, en français se réintroduit la notion de jour pour forger *au jour d'hui ;* mais le plus frappant – et le plus significatif – est sans doute le rebondissement ultérieur, cette remotivation à l'identique que représente *au jour d'aujourd'hui*. L'on voit ainsi, comme sur un ralenti d'image, le jeu motivationnel cyclique s'exercer : (1) création (articulation transparente) : *hoc die ;* (2) soudure des segments entraînant une réfection accentuelle *hodie* (hòdie), et, indirectement, une évolution du phonétisme comportant une diphtongaison de O bref latin puis divers ajustements ultérieurs … : d'où des mots opaques (= signes arbitraires) oc. *uèi*, f. *hui ;* (3) remotivation (recharge sémantique) selon deux logiques différentes en français et en occitan : *au jour d'hui*, *enc uèi ;* puis de nouveau (4) soudure et (5) opacification au moins partielle : *aujourd'hui, encuèi*, déclenchant (6) une nouvelle recharge sémantique : fr. *au jour d'aujourd'hui*, oc. *au jour d'encuèi*. L'exemple nous semble d'autant plus intéressant que la nécessité de remotiver le terme (c'est-à-dire d'en réduire l'opacité) ne saute pas aux yeux tant l'expression *aujourd'hui* semble encore,

malgré la graphie d'un seul tenant, transparente. Les notions de motivation et, partant, de motif s'immiscent donc dans le dispositif sémiotique.

9 Dès lors que la phase d'usage conventionnel intervient et qu'une relation référentielle s'établit le champ des possibles se restreint et le signifié cède le pas à l'emploi.

3. Motif et signifié

10 La question se pose donc des rapports entre motif et signifié. La distinction semble n'être le fait que de la perspective où l'on se place : dynamique ou statique. Si l'on regarde le lexique dans sa dynamique créatrice, c'est-à-dire dans son mode de création (ou de re-création), le motif est ce qui est signifié ; il exprime la représentation que l'on se fait de quelque chose ; il est ce que l'on *veut* dire. Dès lors que la phase d'usage conventionnel intervient et que le motif s'estompe, le signifié cède le pas aux emplois qui sont, eux, tributaires de la relation référentielle instituée par l'usage. Donc, conçu dans une perspective dynamique un mot signifie (= met en signe) quelque chose en exprimant une propriété saillante ; cet exprimé est associé sous l'effet d'une convention d'usage à un ou plusieurs référents qui apparaissent dès lors comme autant de prototypes de la classe définie par la propriété exprimée. Par la suite, lorsque le signe évolue, la relation de signification peut s'obscurcir, laissant le signe orphelin de signifié mais toujours lié aux emplois que lui avait assignés la convention : le sens se réduit alors à la somme des emplois. En outre, la relation conventionnelle de désignation peut se modifier à son tour sous des pressions diverses, se décaler de sorte que des degrés d'arbitrarité s'introduisent dans le signe jusqu'à l'arbitrarité totale. A ce stade, si l'on se place dans une perspective statique, le sens n'est plus le signifié mais s'est réduit à des emplois ; il se trouve complètement déconnecté du motif (conçu comme sémantisme sinon d'origine, du moins antérieur). Il convient de bien distinguer dans tous les cas la relation conventionnelle de désignation de la relation de signification qui conduit à un construit linguistique (n'ayant pas nécessairement de référence dans l'univers extérieur à la langue ou forgeant lui-même spécifiquement une référence).

11 Ainsi deviennent compréhensibles certaines propositions apparemment contradictoires ou du moins difficilement compatibles qui ont été avancées relativement au signe : un signe linguistique est arbitraire mais toute création lexicale est motivée ; un mot n'a pas de sens ; il n'a que des emplois ; une classe d'objets se désigne par le nom de son meilleur représentant (prototype) mais le meilleur représentant d'une classe d'objets est fondamentalement une donnée culturelle et donc une variable.

12 Pour illustrer brièvement ces points rappelons par exemple qu'une couleur spécifique peut être un motif de dénomination : *dorée* sert ainsi à désigner le poisson répertorié dans la nomenclature scientifique comme *Zeus faber ;* mais ce dernier est loin d'avoir l'exclusivité de ce motif : on connaît aussi la *daurade*, correspondant provençal de *dorée* (AURATA > fr. *(d)orée*, oc. *(d)aurado) ;* dans certains parlers, c'est un autre poisson qui est désigné comme le « doré » *: ouriòu*, le maquereau (< AUREOLUS); en outre, le motif de la couleur n'est pas réservé aux poissons : le français appelle *loriot* un oiseau et la caractéristique de couleur peut être associée à un élément plus précis comme en témoigne la fleur appelée *bouton d'or* ou l'oiseau appelé *rigogolo* en italien < *AURIGALBULUS (leloriot précisément) ; le même motif peut également se manifester à travers d'autres formulations, dans des formations savantes sur base grecque notamment,

par exemple, *chrysanthème*, la fleur d'or. Aucun domaine donc n'a l'exclusivité d'un motif. Par ailleurs on sait bien que le prototype, le meilleur représentant d'une classe donnée, n'est pas nécessairement le même partout : le roi des animaux est-il le lion, l'aigle, l'éléphant, l'ours , le roitelet... ? Sans doute cela dépend pour qui.

4. La recherche du motif comme reconstruction comparative du signifié

13 Il reste à préciser en quoi l'analyse motivationnelle est de nature à autoriser ou faciliter la reconstruction du signifié.

14 De même que la forme phonique de l'étymon se reconstruit sur la base de la comparaison des langues observables, de même le motif se reconstruit sur la base de la comparaison à partir de ses diverses expressions. C'est là un point crucial : toute reconstruction est comparative. On sait comparer les séquences phoniques correspondantes du français, de l'italien, de l'occitan, du catalan et supposer une forme abstraite unique qui les sous-tend toutes. Mais on sait moins bien déterminer ce qui doit être comparé en matière de signifiés et construire un invariant qui les sous-tende. C'est que les signifiés apparaissent comme fugitifs, volatils. Le sens semble se défaire dès qu'on le touche. D'où la méfiance dont il fait l'objet dans l'esprit de ceux qui se livrent à l'analyse étymologique et le rôle minimaliste qui lui est imparti. Pour rompre avec ce déséquilibre de la démarche étymologique, ce presque tout-signifiant en face d'un presque rien-signifié, il convient selon nous de prendre en compte quatre propositions :

- (I) le signifié n'est accessible qu'à partir du moment où il est exprimé ; le signifié d'un signe ne saurait donc être qu'un autre signe.
- (II) l'identification du motif qui fonde la création d'un signe ne peut être validée que par la récurrence des représentations qu'il exprime.
- (III) il est licite de postuler sinon une homogénéité de motif sur une aire linguistique homogène, du moins une certaine récurrence (qui traduit une certaine unité de représentation).
- (IV) un signe qui n'est plus transparent a une chance malgré tout de voir son signifié élucidé à partir de l'hypothèse que celui-ci est « approximativement équivalent » au motif qui a présidé à la création d'une série de signes qui renvoient à la même notion à l'intérieur d'une aire définie.

15 La proposition (I) offre une issue au problème de l'inconsistance, du caractère volatil du signifié : le signifié est devenu tangible, manifesté par le faisceau des signes qui se présentent comme ses équivalents approchés ; la proposition (II) définit la régularité du mécanisme : ne sont à prendre en compte que des représentations insistantes, qui se répètent ; la proposition (III) transforme en outil heuristique la contrainte mentionnée en (II) en suggérant une possibilité de généralisation de la régularité observée ; la proposition (IV) parachève le dispositif heuristique en inversant variable (l'inconnue) et paramètre. Il suit en effet de ces propositions que le motif mis en évidence sur une série transparente peut être, à titre d'hypothèse, transposé sur une série de signes opaques aréalement adjacents ; ceux-ci se présentent alors non plus comme des séquences phoniques inanalysables et donc sémantiquement ininterprétables mais comme des signes dont le signifié est connu et dont on recherche dans la forme phonique les modalités de l'expression. La perspective est ainsi inversée ; au lieu d'une démarche

sémasiologique qui partirait de l'expression et tenterait de cerner la construction sémantique, on adopte une démarche onomasiologique qui part du signifié présumé et cherche à déterminer si dans la séquence phonique censée exprimer ce signifié on peut identifier le mode de construction : à partir de quelle racine, à l'aide de quels procédés (dérivation ou composition ?), à travers la médiation de quelle figure (métaphore, métonymie... ?) le signe a été forgé.

16 En outre, la pertinence de la mise en évidence du motif, prélude à la reconstruction du sémantisme fondamental peut, de cette manière, s'évaluer à l'aune de sa puissance heuristique : si le sémantisme mis en lumière est fondamental, il doit être de nature à rendre compte de l'étymologie de termes appartenant à d'autres langues ou dialectes qui n'ont pas été pris en compte dans la confection de l'hypothèse.

17 Il est probable d'ailleurs que cette technique doive être utilisée de manière cyclique et qu'en pratique il faille alterner investigation sémasiologique et investigation onomasiologique. Il est probable aussi que cette méthodologie de la reconstruction lexicale puisse constituer un modèle de le diffusion lexicale puisqu'aussi bien les analyses motivationnelles réalisées jusqu'à ce jour semblent montrer que le renouvellement lexical (que ce soit dans l'espace ou dans le temps) passe tantôt par le signifiant (en termes d'altérations opacifiantes) tantôt par le signifié (en termes d'équivalents approchés).

18 Cela entraîne plusieurs conséquences, théoriques et méthodologiques. En premier lieu, la variation devient cruciale : de même que la laryngale H_3 a pu être posée pour l'indo-européen sur la base des effets induits sur les vocalismes des langues qui en sont les héritières mais révélées plus spécifiquement par le vocalisme grec, de même, le motif – ou mieux le sémantisme fondamental – doit être posé sur la base de séries récurrentes et peut être révélé par telle ou telle variante plus explicite ou moins altérée que les autres. Cela entraîne corollairement des contraintes très fortes pour l'exercice de l'analyse motivationnelle ; celle-ci doit faire la part de l'anecdotique et du récurrent et ne pas s'en tenir à des ressemblances superficielles. Mais ne sont-ce pas là les garanties que l'on exige de la reconstruction du phonétisme ?

19 Cela conduit également à mettre sur le devant de la scène heuristique la dialectologie car elle seule compose l'étude de la variation diachronique et de la variation diatopique. La comparaison des standards risquerait bien souvent de n'être pas suffisante pour étayer une analyse motivationnelle ; à une certaine échelle le principe de récurrence ne peut être respecté que par la dialectologie.

5. Illustration : ORBUS, *ANATOLIUS, ANABULIO, *PITTITTUS

20 Il convient à présent, à la lumière des réflexions qui précèdent, de revenir à l'exemple des noms de l'orvet dans le domaine linguistique gallo-roman afin de prendre la mesure de cette absence de reconstruction du signifié que nous avons mentionnée plus haut. La variété des réalisations est, nous l'avons dit, quasiment inépuisable. Mais on s'intéressera ici essentiellement à trois étymons posés par la tradition étymologiste, qui illustrent notre propos de manière optimale. Ces trois étymons sont ORBUS, ANABULIO et *ANATOLIUS. Ils illustrent les trois cas de figure-clefs dans la discussion :

- ORBUS : étymon attesté ; signifié : « privé de (la vue) »
- ANABULIO : étymon attesté ; sans signifié (désigne probablement une espèce de serpent)

- *ANATOLIUS : étymon non attesté (reconstruit) ; sans signifié.

21 Ceux-ci se présentent dans les dictionnaires étymologiques comme suit :

ORBUS

22 *TLF* sous **Orvet** : « Reptile saurien sans pattes, ovovivipare, insectivore et inoffensif dont la queue se brise facilement. Synon. *serpent de verre* [...]. Etym. et hist. orig. obsc. ; mot qui avant le XVIe s. est seulement attesté en Normandie, prob. dér. de l'afr. *orb* « aveugle », du lat. ORBUS, voir *orb,* dans une croyance très ancienne ce reptile passant pour aveugle. »

23 *DELF* sous **Orvet** : « dérivé de l'a. fr. *orb* « aveugle », lat. ORBUS, ce qui convient bien au sens, l'orvet passant pour être aveugle et étant appelé fréquemment *borgne*, cf. le nom lorrain *obrevya*, littéral. *orbe ver*. »

24 *FEW* « b. Mfr. *orver* « anguis fragilis » (Modus ; Cotgr 1611), *ort ver* (Modus ; variante, nfr. *orvert* (1759—AcC 1836, DRUA s. v. *anvoye*), norm. Bray *orvèr*, yèr. havr. Tinch. *orvère*, bess. *orvèr*, Thaon *orvèr* f., hag. *orver* m., mouz. *orvers*, ardch. ardl. *orvèr* Brun 1116, Florent *orvair*, Meuse *orvert*, (auch p 156, 165, 175) ; Ajol, Miélin *õvẽ* Remiremont *owœy*, Fraize *obrəvi*, Wiesenbach *obrəvia*, Fouday *ãdərvié*, Bellefosse *ãdervié*, St-Blaise-la-Roche *bãdərvia* . —Afr. *orveis* « anguis franguilis » (pl. 1319), mfr. *orvet* (1581), nfr.id. (seit Enc 1765), Valognes *orvei*, Canc. *avet*, bmanc. *ovè*, Noz. õvã, Mignov. ãvã, Can. *urbét* ALLo 444, Tarn id. ; Alençon *orbètes* f. pl. « reptiles en gén. ». —Mfr. *orvier* « orvet » Cotgr 1611, Fraize *aurwî*, Ala *arüèy*, Bruzolo *uriœl*, Pramollo *argœł*, Pontech. *arguoy*, Valdieri *argœy*, pr. *ourguei* , —Gaum. *lourvége* Pays Gaum. 1951 ».

ANABULIO

25 *FEW* « Le recours à lat. ANABULIO (Polemus Sivius) dont on ignore le sens exact (probablement un serpent, R 35, 167) ne fait qu'ajouter au problème un élément d'obscurité supplémentaire. La présence de congénères de III en piém. est un indice bien mince pour penser (cf. ici 1, 93a) à un étymon celtique. Il est d'ailleurs peut-être vain de vouloir ramener à l'unité des mots qui ne sont en général attestés que très tardivement et sont depuis longtemps travaillés par l'étymologie populaire ».

****ANATOLIUS enfin*** [4]

26 *FEW* « Sous l'entrée *ANATOLIUS (ici I, 92b), W. von Wartburg avait placé, par ordre géographique, un grand nombre de dénominations galloromanes de l'orvet. On a voulu conserver dans le présent article l'ensemble, mis à jour, des matériaux rassemblés par Wartburg. Mais seules les formes rangées ci-dessus sous I peuvent remonter à *ANATOLIUS ou variante. Comme l'histoire des noms de l'orvet reste en grande partie obscure, ces désignations ayant proliféré en dehors de toute influence directrice et ayant donné lieu à toute sorte de croisements et d'altérations en rapport avec l'imaginaire populaire concernant cet animal, on s'est résolu à présenter ensuite, sous des rubriques distinctes[5], le reste du matériel, sans cacher que pour beaucoup de formes, le rapport avec *ANATOLIUS est ténu ou hypothétique voire nul. En somme, le principe du présent article est, par la force des choses , plutôt onomasiologique : il regroupe, d'une manière qu'on espère commode, mais sans présomption de monogénèse, l'ensemble des noms de l'orvet qui échappent aux types étymologiques clairs ».

27 La confrontation de ces trois étymons est édifiante. ORBUS fait figure d'un étymon tout à fait conforme à l'idée qu'on s'en fait à partir de sa définition : la forme phonique latine, éventuellement suffixée (*orbula*, *orbettino*...) sous-tend pour l'essentiel les formes dialectales modernes observables, étant entendu que des ajustements nombreux ont pu se produire au cours de l'évolution, dans les composés notamment et que la dynamique paronymique ne s'est pas privée de jouer ; le moule morphologique ne sort pas de l'ordinaire puisque se côtoient composés de type générique + spécification (ORBU +VERME) et dérivés de type diminutifs (ORB(U)+ETTU)... Le sémantisme enfin est clair : la représentation de l'orvet est celle d'un aveugle.

28 ANABULIO apparaît comme tout autre chose. A supposer, compte tenu de la liste de termes dans laquelle il figure qu'il s'agisse bien d'un serpent, à quelle représentation renvoie-t-il ? Au fond que savons-nous de plus sur les formes dialectales comme [anə'vwɔj, an'vuj, an'vuʌ, lan'vuj, laŋ'ɡo, laŋ'ɡuj] quand on a dit qu'elles continuent ANABULIO ? A quelle langue cette forme appartient-elle et surtout est-elle analysable et que signifie-t-elle ? Coller sur ce mot une étiquette « gaulois » ou « x » sans argument probant éclaire-t-il quoi que ce soit ?

29 *ANATOLIUS enfin, mérite le détour. Comme le dit très clairement Chambon dans le cadre de la refonte de certains fascicules du *FEW*, *ANATOLIUS est une pure formule phonique dépourvue d'attestation et dépourvue de sens. Tout au plus a-t-elle un petit caractère suggestif, une sorte de léger parfum d'Anatolie ou une allure d'anthroponyme pour animal de compagnie. Mais ce n'est que du vent : d'ailleurs Thomas n'a nullement étayé sa proposition étymologique par ces considérations (R. 40, 107-108).

30 Ce qui est significatif, ce n'est pas que Thomas se soit amusé à habiller d'une formule une série d'appellations dialectales confuses, mais c'est qu'on puisse appeler étymon cette formule. Cela fait apparaître, si besoin était, le primat exorbitant accordé à la prise en compte de l'évolution phonétique par rapport à l'évolution sémantique. On a affaire là à un cas-limite : le sens n'est absolument pas pris en compte.

31 Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'agit d'une erreur, d'une attitude excessive ponctuelle et d'un cas anecdotique qu'il suffirait d'évacuer comme l'a fait Chambon à très juste titre. Les exemples de ce genre sont légion : peut-être même ANABULIO en est-il un ? Si on examine les faits en détails on se dit par exemple que si l'on devait imaginer une formule susceptible de sous tendre les diverses réalisations régionales modernes de la dénomination de l'orvet de type [anə'vwɔj, an'vuj, an'vuʌ, lan'vuj, laŋ'ɡo, laŋ'ɡuj]... *anabulio* ne serait pas loin de faire l'affaire ; cette forme pourrait très bien être une lemmatisation ancienne, c'est-à-dire une forme abstraite purement graphique élaborée intuitivement à une époque où le composé ancien ne serait déjà plus analysable. Au fond, ANABULIO et ANATOLIUS sont probablement de même acabit : l'ANATOLIUS de Thomas est non pas la source des formes gallo-romanes mais la lemmatisation (en habillage latin) des variantes modernes. Mais l'un et l'autre posent crûment une question fondamentale pour la démarche étymologique : n'en est-il pas toujours ainsi ? les signifiants reconstruits ne sont-ils pas tout simplement des lemmes ? du moins tant qu'ils ne sont pas reliés à un signifié ?

32 Et, subséquemment, l'étymologie ainsi conçue ne se réduit-elle pas de manière patente à une **identification** ou une **reconstruction** de la forme phonique ? Ne laisse-t-elle pas à la porte les principes de respect de la continuité sémantique ? N'ouvre-t-elle pas en outre la porte à des spéculations : ANABULIO : gaulois ? pourquoi ? et qu'est-ce que ça éclaire ?

N'aurait-on pas dit substrat méditerranéen. si d'aventure ce terme avait été repéré chez un auteur ayant vécu en Sardaigne ou en Corse ?

33 La démarche étymologique se révèle par conséquent grevée par deux tares :

- a) le primat massif et injustifié attribué au phonétisme sur tout le reste : sur la structure signifiante et sur le sémantisme
- b) l'importance démesurée accordée aux attestations écrites au détriment des témoignages de la tradition orale à travers le tissu dialectal.

34 Qui pourrait soutenir que l'évolution du lexique est le seul fait de la pente phonique sur laquelle roulent les idiomes ? que le sens n'intervient pas, ne joue aucun rôle ? Pourquoi les mutations passeraient elles invariablement par la forme phonique ?. Or l'organisation même des entrées des dictionnaires étymologiques impose *ipso facto* ce primat du phonétisme.

35 Le sémantisme semble pourtant n'être pas hors de notre portée . La reconstruction sémantique est possible à travers la comparaison de ces équivalents approchés que livrent la variation dialectale. Il ne s'agit pas de remplacer le tout phonétisme par le tout sémantisme mais simplement d'admettre que l'évolution lexicale passe tantôt par une dynamique touchant le phonétisme, tantôt par une dynamique mettant en jeu le sémantisme et cela alternativement et indépendamment. La reconstruction du sémantisme ne doit pas être seulement attention portée aux problèmes sémantiques de la reconstruction mais composition des perspectives sémasiologiques et onomasiologiques.

36 Il est possible de démontrer l'autonomie de la reconstruction des deux plans, du phonétisme et du sémantisme. W. von Wartburg, dans le *FEW*, pose une forme étymologique *PITTITTUS, *PITTITTA comme base du français *petit*, *petite* et rapporte cette forme à un radical expressif pitt- ; le signifié de cette formule est donc extrêmement vague pour ne pas dire inexistant. Nous avons, quant à nous, établi, sur la base d'une étude motivationnelle des dénominations dialectales romanes transparentes du petit, tant de l'animal que de l'homme, que la représentation ordinaire du bébé est « l'enfant au sein », le « tète-mamelle ». Une fois ce sémantisme élucidé, d'une édifiante simplicité, il nous a suffi de faire l'hypothèse que le français *petit* pourrait lui aussi exprimer une représentation analogue ; la solution du problème devient alors évidente : *petit*, *petite* ne sont autres qu'un composé de type « tète-pis » exprimé par PECTU-TITTA. C'est, cette fois, le sémantisme qui livre la clef étymologique[6] d'un mot moderne dont l'examen de la seule configuration phonique n'avait pu livrer le secret.

37 On notera que les changements phonétiques qui ont conduit de PECTU-TITTA à PITTITTA sont parfaitement conformes à l'évolution ordinaire. PITTITTA est bien un stade intermédiaire entre PECTU-TITTA et *petit*. La reconstruction de la face phonique proposée par Wartburg est donc valide mais elle ne constitue pas une reconstruction lexicale ; car un mot est l'association d'une forme phonique à une représentation et tant que l'on ne détient que le recto (ou le verso) du signe, la reconstruction n'est pas achevée.

38 C'est en ce sens que nous avançons l'idée que l'étymologie doit céder le pas à la reconstruction lexicale, celle-ci étant conçue comme la convergence de deux reconstructions distinctes : reconstruction de l'expression selon les méthodes comparatives classiques et reconstruction du contenu (du signifié) au moyen de l'analyse comparative des motivations que donne à lire la variation diatopique. Notre prédiction est que la reconstruction du signifié conçue de manière autonome ouvrira des perspectives insoupçonnées[7] en matière d'étymologie. Et *in fine* le double accès, par le

sémantisme fondamental et par le phonétisme (les deux voies pouvant, dans le cas le plus favorable, être couplées) ne manquera pas d'avoir un impact sur la mesure de la parenté entre les idiomes et de reposer, mais en des termes nouveaux, la question du dosage entre parenté génétique, parenté typologique et universaux.

BIBLIOGRAPHIE

ALINEI M. (1994) Trentacinque definizioni di etimologia, ovvero : il concetto di etimologia revisitato, *Quaderni di Semantica*, XV, pp.199-221.

BLOCH O., Wartburg W. von (1964) *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF [*DELF*].

DALBERA J. Ph. (1997) Dimension diatopique, ressort motivationnel et étymologie. A propos des dénominations romanes de l'orvet, *Quaderni di Semantica*, XVIII, pp.195-214.

DALBERA J. Ph. (2001) Synthèse romane de l'orvet, *Atlas Linguistique Roman*, II, pp. 377-404 + 2 cartes.

DALBERA J. Ph. (à paraître) *Des dialectes au langage. Une archéologie du sens*, Paris.

DALBERA J. Ph., Dalbera-Stefanaggi M. J. (2003) La petite bête qui monte, qui monte. La dimension motivationnelle dans la dénomination du petit. Etymologie et reconstruction lexicale, in Caprini R. (ed) *Parole romanze*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, pp.113-138.

GUIRAUD P. (1967) *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse.

QUEMADA B. (1986) *Trésor de la langue française*, Paris, Gallimard [*TLF*].

REY A. (1992) *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, Paris, Le Robert [*DHLF*].

WARTBURG, W. von [1922 et suiv.], *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Basel, Zbinden Druck und Verlag AG. [*FEW*].

NOTES

1. Cf. notamment le Colloque International « Animal names » qui s'est tenu à Venise en octobre 2003 et qui a réuni des spécialistes des diverses approches dans le cadre de cinq tables-rondes centrées respectivement sur la classification des espèces, la distinction sauvage / domestique, la signification des zoonymes, le symbolisme et enfin les contacts et les emprunts. Cf. aussi les travaux de l'ACI « Image et création lexicale. Le jeu des représentations visuelles, matérielles et mentales du monde animalier, UMR 6039 « Bases, corpus et langage ».

2. Pour cerner plus précisément l'objet de l'étymologie, on se réfèrera à Alinei (1994).

3. Guiraud (1967).

4. *FEW* fasc. 143 : 532-538.

5. C'est ainsi que les formes rattachées à ANABULIO (que nous évoquons ci-dessus) sont consignées dans le même article à la suite d'ANATOLIUS.

6. Pour une présentation argumentée de cette étymologie de *petit*, cf. Dalbera (2003) et Dalbera (à paraître).
7. Cf. notamment Dalbera (à paraître).

RÉSUMÉS

La conférence étudie le comportement animal, les relations entre les animaux et les hommes, les représentations que les hommes contruisent en ce qui concerne les animaux et les noms donnés aux animaux dans les langues anciennes. En se fondant sur une analyse de la motivation de la dénomination animale, cette communication examine la contribution des aspects motivationnels à l'étymologie. On se demande en particulier si l'étymologie est une reconstruction lexicale, en proposant un essai de réponse. Sur la base d'une analyse de quelques étymons relatifs aux zoonymes, on montre que la pratique courante offre une reconstruction du phonétisme mais pas des mots en tant qu'unités de sens. Néanmoins, la signification paraît accessible à travers une analyse motivationelle qui reconstruit le signifié. En fait, rétablir l'équilibre du signe linguistique par la reconstruction du signifié autant que par celle du signifiant offre des moyens sûrs pour comprendre les étymologies obscures. Un des exemples présentés est *PITTITUS > petit.

The conference studies animal behaviour, the relations between animals and humans, the representations that humans build regarding animals and the names that animals are given in the ancient languages. On the grounds of an analysis of the motivation of animal denomination, the present talk examines the contribution of the motivational aspect to etymology. In particular, the question whether etymology is a lexical reconstruction is asked, and a tentative answer is provided. On the basis of the analysis of some etymons regarding zoonyms, it is shown that current practice provides a reconstruction of the phonetics, but not of words (as a significant unit). However, the meaning appears to be accessible through a motivational analysis that reconstructs the Signifié. In fact, restoring the balance of the linguistic sign by reconstructing the Signifié as much as the Signifiant offers undoubted means of understanding obscure etymologies. One example presented is *PITTITTUS > petit "little".

AUTEUR

JEAN-PHILIPPE DALBERA

Université de Nice